PAIX LITURGIQUE

Notre lettre 1435 publiée le 12 novembre 2026

À LA CIME DE L'AFRIQUE

LA LITURGIE TRADITIONNELLE

CÉLEBRÉE AU SOMMET DU KILIMANDJARO

ADVENIAT REGNUM MARIAM

QUE LE RÈGNE DE MARIE VIENNE

POUR QU'UNE PLUIE DE GRÂCE, DE FOI ET DE PAIX

RETOMBE SUR L'AFRIQUE TOUTE ENTIÈRE

Click here for the English version
Clicca qui per la versione italiana
Haga clic aquí para la versión en español

Un groupe de catholiques a porté la messe traditionnelle jusqu'au sommet du mont Kilimandjaro, dans le nord de la Tanzanie. Certains pourraient s'interroger : pourquoi ne pas avoir plutôt entrepris un pèlerinage vers un sanctuaire ? La question est légitime. L'Église possède des autels consacrés, des nefs chargées d'histoire, des reliques et d'anciens lieux de pèlerinage. Pourquoi, dès lors, gravir la plus haute montagne d'Afrique — 5 895 mètres au pic Uhuru, point culminant du continent et plus haut sommet isolé du monde — pour y célébrer ce qui, en principe, pourrait l'être dans n'importe quelle église ?

Parce que le Kilimandjaro n'est pas un simple décor. Il est une théologie silencieuse. Et parce que, là-haut, la montagne a révélé une liberté que tant de paroisses ont aujourd'hui perdue.

L'ascension du Kilimandjaro attire depuis toujours les aventuriers en Tanzanie. Mais l'« *Expédition Ave Maria* », organisée en août 2026, ne relevait pas du tourisme spirituel. Elle était un pèlerinage, une démarche de foi et un acte liturgique. Par la voie Lemosho, les Missionnaires de la Sainte-Croix ont porté l'ancien missel jusqu'au sommet de l'Afrique. Chaque jour de l'ascension, une messe était célébrée au lever et au coucher du soleil. Deux prêtres participaient à l'expédition. Tous deux ont atteint le sommet en soutane.

Plusieurs guides et membres du personnel tanzanien accompagnant le groupe se sont associés à la célébration du Saint Sacrifice de la Croix, avec le respect et l'émerveillement de ceux pour qui Dieu demeure une réalité vivante. Ils ont également chanté et offert aux pèlerins un gâteau confectionné de leurs mains, sur lequel figurait l'inscription « *Ave Maria* ». L'image de Notre-Dame de Fatima, portée sur les épaules des pèlerins jusqu'au sommet, rappelait ainsi la royauté de Marie sur le ciel et sur la terre.

L'expédition avait choisi pour étendard le triomphe du Cœur Immaculé de Marie. Adveniat Regnum Mariae — que le règne de Marie advienne — telle fut la prière portée jusqu'à cette altitude où chaque respiration devient un effort.

Sur le plan naturel, gravir le Kilimandjaro suppose de renoncer au confort du monde, d'accepter l'épreuve, d'affronter l'adversité et de refuser l'abandon. C'est consentir à dépasser ses propres limites plutôt que de se résigner à demeurer tel que l'on est. Toutes ces exigences trouvent leur correspondance dans la vie surnaturelle et le combat spirituel. Les paroles du Christ prennent alors une résonance particulière : « *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.* »

Mais le Kilimandjaro revêt également une signification militante : celle d'une terre de liberté. Là-haut, où sont les interdictions contre l'ancienne messe ? Où sont les autorisations à solliciter ? Où est *Traditionis Custodes* ?

Là-haut, nous sommes simplement nous-mêmes, avec deux mille ans d'histoire de l'Église, sans rien qui puisse nous arrêter. Ailleurs, pour célébrer la messe traditionnelle, il faut parfois trouver une église disposée à l'accueillir, obtenir les autorisations nécessaires, rechercher un prêtre disponible et surmonter une succession d'obstacles. Des communautés entières souhaitent simplement assister à la liturgie qui a nourri la foi de générations de catholiques pendant des siècles. Pourtant, elles rencontrent des difficultés croissantes, voire une impossibilité pure et simple, à la célébrer dans leurs propres paroisses.

Le paradoxe est d'autant plus frappant que le prêtre auquel on avait encore déclaré, un mois auparavant, à Ávila, en Espagne, « *que cette messe est interdite dans ce diocèse* », a pu, en Tanzanie, élever le calice là où la Création semble encore intacte.

Quel étrange paradoxe, en effet : gravir des milliers de mètres pour retrouver, au sommet d'une montagne, cette liberté liturgique que tant de fidèles peinent à trouver au seuil de leur propre église !

Le Kilimandjaro n'offre pourtant aucune facilité. Sa nature est rude, sauvage, impitoyable. Le froid, la glace, le manque d'oxygène, l'absence de sanitaires et les nuits difficiles mettent les organismes à l'épreuve. L'ascension finale commence après minuit et se poursuit pendant des heures, dans l'obscurité. Tous les pèlerins n'atteignent pas le sommet : l'altitude contraint certains à renoncer et à redescendre. Pourtant, l'objectif spirituel demeure clair : célébrer la messe au milieu des neiges éternelles.

Les pèlerins qui empruntent la voie Lemosho traversent, en quelques jours, une succession de paysages parmi les plus saisissants de la planète.

D'abord, la forêt de montagne, entre environ 1 800 et 2 700 mètres d'altitude : humide, dense, d'un vert luxuriant. La mousse, les fougères et les brumes enveloppent les sentiers. L'eau murmure partout, comme si la montagne conservait précieusement les sources destinées à alimenter les rivières. C'est le commencement du pèlerinage. Déjà, une forme de recueillement s'impose : le silence lui-même semble habité par la végétation.

Puis vient le plateau des landes et des bruyères, entre 2 700 et 4 000 mètres. Les arbres se font plus rares. Apparaissent les séneçons géants et les lobélies, silhouettes presque antédiluviennes, comme si la Création avait conservé les vestiges d'un monde plus ancien. L'air se rafraîchit, et la morsure de la nuit commence à se faire sentir.

Plus haut s'étend le désert volcanique, entre 4 000 et 4 900 mètres : cendres, lave et vent, sous un soleil brûlant le jour et un froid mordant la nuit. La végétation devient presque inexistante. Les paroles aussi se raréfient. Il ne reste que l'essentiel.

Enfin vient la zone alpine, presque arctique, du Kibo, au-dessus de 4 900 mètres. Quelques lichens subsistent encore, tandis que la glace et l'air raréfié entourent les derniers abords du pic Uhuru. Au sommet, le prêtre se tourne vers l'Orient… ou plutôt vers Celui qui a créé l'Orient. La communion est reçue à genoux, sur la terre nue. La messe est célébrée dans le froid, au-dessus des nuages.

Depuis les temps païens, les hommes gravissent les montagnes pour y offrir des sacrifices. Les hauteurs ont toujours été perçues comme des autels naturels : le sommet comme un seuil, le sacrifice comme un langage adressé à Celui que l'homme ne peut maîtriser. La Révélation divine n'abolit pas cette intuition profonde ; elle l'élève et la sanctifie. Elle connaît le Sinaï, le Thabor et, surtout, le Calvaire.

En septembre 1990, lors de ses adieux à la Tanzanie, à Moshi, au pied de cette même montagne, Jean-Paul II évoquait la signification spirituelle des montagnes dans la Sainte Écriture : elles sont depuis toujours un signe de la présence de Dieu. Il rappelait également que l'Afrique appartient à Dieu. Au sommet du Kilimandjaro, en août 2026, cette image a pris une dimension nouvelle. Ce qui n'était jusque-là qu'un symbole s'est fait réalité au pied de l'autel.

Il y a une ironie saisissante dans ce contraste. Dans certaines villes débordant d'églises baroques, la messe des siècles est traitée comme un problème disciplinaire : reportée, reléguée dans des chapelles latérales ou tout simplement refusée. Sur le Kilimandjaro, en revanche, dépourvue de nef, d'orgue et de bancs, elle trouve naturellement sa place, comme si ce silence avait été fait pour elle.

Le modernisme liturgique semble avoir besoin de micros, de commentaires et d'une assemblée constamment renvoyée à elle-même. La messe traditionnelle, elle, requiert peu de choses : du pain, du vin, un prêtre et la foi de l'Église. Voilà pourquoi elle peut gravir les montagnes. Voilà pourquoi elle trouve sa place jusque dans un désert de pierre volcanique. Au cœur de la Création, elle a trouvé son espace. Pas de murs paroissiaux, pas de règlements, pas de querelles : seulement la montagne, le ciel et le Saint Sacrifice.

La messe est arrivée en Afrique subsaharienne par les mains des missionnaires. Aujourd'hui, c'est par ces mêmes mains missionnaires qu'elle remonte les pentes du Kilimandjaro, dans le même rite. L'Afrique, que l'Occident aime parfois considérer comme le destinataire permanent de ses nouveautés, se révèle une fois encore gardienne d'un héritage dont l'Occident semble avoir honte. Les guides tanzaniens, catholiques ou non, ont eux aussi pris part à cet effort.

Le calice au-dessus des nuages : l'Église a reçu de son Seigneur la mission de porter le Saint Sacrifice partout où se trouvent les hommes. La messe n'appartient ni à une époque, ni à une sensibilité, ni à un groupe particulier. Elle est le culte rendu à Dieu par son Église.

Ceux qui défendent la liturgie traditionnelle ne réclament pas un privilège esthétique. Ils demandent justice historique et liberté spirituelle. Cette messe n'est pas née au concile de Trente. Le missel de saint Pie V s'inscrit dans une tradition liturgique bien plus ancienne, héritière du sacramentaire grégorien et d'un Canon romain dont les éléments essentiels sont déjà attestés dans l'Antiquité chrétienne. La restreindre comme s'il s'agissait d'une expérience locale ou d'une pratique marginale revient à traiter l'Église de tous les siècles comme une simple faction.

La célébrer sur le Kilimandjaro, c'est précisément affirmer le contraire : le rite romain ancien n'appartient ni à une élite, ni à une nation, ni à un continent. Il appartient au Christ. C'est pourquoi il trouve aussi bien sa place dans la basilique Saint-Pierre que devant un autel improvisé sur les hauteurs du Kilimandjaro.

Le modernisme a promis la proximité, mais aurait produit la dissolution. Il a promis l'adaptation, mais semble avoir fait perdre le sens du sacré. Il a promis de rapprocher l'Église du monde, au risque de lui faire oublier qu'elle n'a pas pour mission de parler comme le monde, mais de lui annoncer le Christ.

Sur le Kilimandjaro, c'est tout autre chose qui s'est produit. L'Église a parlé comme elle l'a toujours fait : en latin, à genoux, dans le silence… et toute la Création semblait lui répondre. Les nuages en contrebas, le soleil sur les pierres, le vent sur le corporal. Ce n'était pas de l'« *inculturation* », mais quelque chose de plus fondamental encore : la première culture, celle de l'homme devant Dieu, au point le plus élevé que ses pieds puissent atteindre.

Voilà pourquoi cette messe compte. Non parce que le sommet posséderait quelque pouvoir magique, mais parce que cette célébration vient contredire l'idée selon laquelle la Tradition serait devenue impraticable, résiduelle ou incompatible avec notre époque. S'il est possible d'offrir le Saint Sacrifice au lever du soleil, dans le désert d'altitude, en soutane et avec le missel, tandis que, dans certains diocèses européens, les portes des sacristies demeurent closes, alors la restriction ne saurait être présentée comme une nécessité universelle : elle relève aussi de choix disciplinaires et pastoraux. Et ces choix peuvent évoluer. La messe, elle, demeure.

Une nouvelle génération redécouvre aujourd'hui le sacré dans la liturgie de l'Église. Les jeunes qui remplissent les églises où se célèbre la messe traditionnelle à travers le monde ne demandent pas à l'esprit de 1968 la permission de prier comme leurs pères dans la foi.

L'Afrique n'attend pas l'autorisation de Paris ou d'une Rome bureaucratique pour croire. Dans les missions, les séminaires aux moyens modestes et les familles qui apprennent à leurs enfants à s'agenouiller, quelque chose est déjà à l'œuvre. Le prêtre qui gravit le Kilimandjaro en soutane n'est que le signe visible d'une réalité plus profonde : ce qui est véritablement catholique aspire à s'élever vers Dieu ; ce qui n'est que passager finit par s'évanouir.

Il y a là une espérance, mais une espérance qui n'a rien de sentimental. C'est celle de ceux qui ont vu l'autel s'élever au-dessus des décrets. Au sommet du Kilimandjaro, au début du mois d'août, le modernisme n'avait pas de micro : il n'y avait que le vent. Et le vent n'interrompt pas le Canon romain.

Un jour, la Tradition n'aura plus besoin de se réfugier dans les montagnes. Elle retrouvera sa place dans les paroisses, comme on revient chez soi. D'ici là, chaque messe célébrée sur les glaces du pic Uhuru demeure un étendard : le Christ Roi, Marie triomphante, la messe des siècles, libre au sommet du monde.

Sur le Kilimandjaro, la nature a accueilli la Tradition. Puisse venir le jour où nos églises l'accueilleront à nouveau sans crainte.

Ad Majorem Dei Gloriam.

AT THE ROOF OF AFRICA

THE TRADITIONAL LITURGY

CELEBRATED AT THE SUMMIT OF KILIMANJARO

ADVENIAT REGNUM MARIAM

MAY THE REIGN OF MARY COME

MAY A RAIN OF GRACE, FAITH AND PEACE

FALL UPON ALL OF AFRICA

This translation was generated using artificial intelligence based on the original French version attached to this document. Please let us know if you find any errors.

A group of Catholics brought the Traditional Mass to the summit of Mount Kilimanjaro, in northern Tanzania. Some might wonder: why not undertake a pilgrimage to a shrine instead? It is a legitimate question. The Church possesses consecrated altars, naves steeped in history, relics and ancient pilgrimage sites. Why, then, climb Africa's highest mountain — 5,895 metres at Uhuru Peak, the highest point on the continent and the world's tallest free-standing mountain — to celebrate a Mass that could, in principle, be celebrated in any church?

Because Kilimanjaro is not merely a backdrop. It is a silent theology. And because, up there, the mountain revealed a freedom that so many parishes have lost today.

Climbing Kilimanjaro has long attracted adventurers to Tanzania. But the "*Ave Maria Expedition*", organised in August 2026, was not a form of spiritual tourism. It was a pilgrimage, an act of faith and a liturgical undertaking. Following the Lemosho Route, the Missionaries of the Holy Cross carried the ancient Missal to the summit of Africa. Every day during the ascent, Mass was celebrated at sunrise and sunset. Two priests took part in the expedition. Both reached the summit wearing their cassocks.

Several Tanzanian guides and members of the local staff accompanying the group joined in the celebration of the Holy Sacrifice of the Cross, with the reverence and wonder of those for whom God remains a living reality. They also sang and presented the pilgrims with a cake they had made themselves, bearing the

inscription "*Ave Maria*". The image of Our Lady of Fatima, carried on the pilgrims' shoulders all the way to the summit, thus served as a reminder of Mary's queenship over heaven and earth.

The expedition had chosen the triumph of the Immaculate Heart of Mary as its banner. Adveniat Regnum Mariae — May the reign of Mary come — was the prayer carried to an altitude where every breath becomes an effort.

From a natural perspective, climbing Kilimanjaro means renouncing the comforts of the world, accepting hardship, facing adversity and refusing to give up. It means consenting to go beyond one's own limits rather than resigning oneself to remaining as one is. All these demands find their counterpart in the supernatural life and spiritual combat. Christ's words therefore take on a particular resonance: "*If anyone wishes to come after me, let him deny himself, take up his cross and follow me*."

But Kilimanjaro also carries a militant significance: that of a land of freedom. Up there, where are the prohibitions against the Old Mass? Where are the permissions one must seek? Where is *Traditionis Custodes*?

Up there, we are simply ourselves, with two thousand years of Church history behind us, with nothing to stop us. Elsewhere, celebrating the Traditional Mass sometimes means finding a church willing to host it, obtaining the necessary permissions, searching for an available priest and overcoming one obstacle after another. Entire communities simply wish to attend the liturgy that nourished the faith of generations of Catholics for centuries. Yet they face growing difficulties, sometimes even an outright impossibility, when it comes to celebrating it in their own parishes.

The paradox is all the more striking when one considers that the very priest who, just a month earlier in Ávila, Spain, had been told that "*this Mass is forbidden in this diocese*" was able, in Tanzania, to raise the chalice in a place where Creation still seems untouched.

What a strange paradox indeed: climbing thousands of metres to rediscover, at the summit of a mountain, the very liturgical freedom that so many faithful struggle to find at the threshold of their own church!

Yet Kilimanjaro offers no easy passage. Its natural environment is harsh, wild and unforgiving. The cold, ice, lack of oxygen, absence of sanitary facilities and difficult nights put the human body to the test. The final ascent begins after midnight and continues for hours in darkness. Not all the pilgrims reach the summit: the altitude forces some to turn back and descend. Nevertheless, the spiritual objective remains clear: to celebrate Mass amid the eternal snows.

Pilgrims taking the Lemosho Route cross, within just a few days, a succession of some of the most breathtaking landscapes on the planet.

First comes the montane forest, between approximately 1,800 and 2,700 metres above sea level: humid, dense and luxuriantly green. Moss, ferns and mist envelop the trails. Water murmurs everywhere, as though the mountain were carefully preserving the springs that feed the rivers. This is the beginning of the pilgrimage. Already, a certain spirit of recollection takes hold: even the silence seems alive with vegetation.

Then comes the moorland and heath zone, between 2,700 and 4,000 metres. Trees become increasingly scarce. Giant groundsels and lobelias appear, almost prehistoric silhouettes, as though Creation had preserved remnants of an older world. The air grows colder, and the bite of the night begins to make itself felt.

Higher up stretches the alpine desert, between 4,000 and 4,900 metres: ash, lava and wind, beneath a scorching sun by day and biting cold by night. Vegetation becomes almost nonexistent. Words, too, grow scarce. Only what is essential remains.

Finally comes the almost Arctic alpine zone of Kibo, above 4,900 metres. A few lichens still survive, while ice and thin air surround the final approaches to Uhuru Peak. At the summit, the priest turns towards the East… or rather, towards the One who created the East. Holy Communion is received kneeling, on the bare ground. Mass is celebrated in the cold, above the clouds.

Since pagan times, men have climbed mountains to offer sacrifices there. Heights have always been regarded as natural altars: the summit as a threshold, sacrifice as a language addressed to the One whom man cannot control. Divine Revelation does not abolish this profound intuition; it elevates and sanctifies it. It knows Sinai, Tabor and, above all, Calvary.

In September 1990, during his farewell visit to Tanzania in Moshi, at the foot of this very mountain, John Paul II spoke of the spiritual significance of mountains in Sacred Scripture: they have always been a sign of God's presence. He also reminded his listeners that Africa belongs to God. At the summit of Kilimanjaro, in August 2026, this image took on a new dimension. What had until then been merely a symbol became reality at the foot of the altar.

There is a striking irony in this contrast. In certain cities overflowing with Baroque churches, the Mass of the ages is treated as a disciplinary problem: postponed, relegated to side chapels or simply refused. On Kilimanjaro, by contrast, without a nave, an organ or pews, it finds its natural place, as though that silence had been made for it.

Liturgical modernism seems to need microphones, commentary and an assembly constantly directed back towards itself. The Traditional Mass, on the other hand, requires very little: bread, wine, a priest and the faith of the Church. That is why it can climb mountains. That is why it finds its place even in a desert of volcanic stone. At the heart of Creation, it has found its space. No parish walls, no regulations, no disputes: only the mountain, the sky and the Holy Sacrifice.

The Mass first arrived in sub-Saharan Africa through the hands of missionaries. Today, it is through those same missionary hands that it is carried up the slopes of Kilimanjaro, in the very same rite. Africa, which the West sometimes likes to regard as the perpetual recipient of its innovations, once again reveals itself as the guardian of a heritage of which the West seems ashamed. The Tanzanian guides, whether Catholic or not, also took part in this endeavour.

The chalice above the clouds: the Church received from her Lord the mission of carrying the Holy Sacrifice wherever men are to be found. The Mass belongs neither to a particular era, nor to a particular sensibility or group. It is the worship offered to God by His Church.

Those who defend the Traditional Liturgy are not demanding an aesthetic privilege. They are asking for historical justice and spiritual freedom. This Mass did not originate at the Council of Trent. The Missal of St Pius V forms part of a far older liturgical tradition, heir to the Gregorian Sacramentary and to a Roman Canon whose essential elements are already attested in Christian antiquity. To restrict it as though it were a local experiment or a marginal practice is to treat the Church of all ages as nothing more than a faction.

Celebrating it on Kilimanjaro is precisely an affirmation of the opposite: the ancient Roman Rite belongs neither to an elite, nor to a nation, nor to a continent. It belongs to Christ. That is why it finds its place just as naturally in St Peter's Basilica as before an improvised altar on the heights of Kilimanjaro.

Modernism promised closeness, but appears to have produced dissolution. It promised adaptation, but seems to have caused the sense of the sacred to be lost. It promised to bring the Church closer to the world, at the risk of making her forget that her mission is not to speak like the world, but to proclaim Christ to it.

On Kilimanjaro, something entirely different took place. The Church spoke as she always has: in Latin, kneeling, in silence… and all of Creation seemed to answer

her. The clouds below, the sun upon the stones, the wind upon the corporal. This was not "*inculturation*", but something even more fundamental: the first culture, that of man standing before God, at the highest point his feet can reach.

Image

This is why this Mass matters. Not because the summit possesses some magical power, but because this celebration challenges the notion that Tradition has become impracticable, residual or incompatible with our times. If it is possible to offer the Holy Sacrifice at sunrise, in the high-altitude desert, wearing a cassock and using the Missal, while in certain European dioceses the sacristy doors remain closed, then such restrictions cannot be presented as a universal necessity: they also reflect disciplinary and pastoral choices. And these choices can change. The Mass, however, endures.

A new generation is rediscovering the sacred in the Church's liturgy today. The young people filling the churches where the Traditional Mass is celebrated throughout the world are not asking the spirit of 1968 for permission to pray as their fathers in the faith did.

Africa does not wait for permission from Paris or from a bureaucratic Rome to believe. In the missions, in seminaries with modest resources and in families teaching their children to kneel, something is already taking shape. The priest who climbs Kilimanjaro in his cassock is merely the visible sign of a deeper reality: what is truly Catholic aspires to rise towards God; what is merely temporary eventually fades away.

There is hope here, but it is a hope that has nothing sentimental about it. It is the hope of those who have seen the altar raised above the decrees. At the summit of Kilimanjaro, at the beginning of August, modernism had no microphone: there was only the wind. And the wind does not interrupt the Roman Canon.

One day, Tradition will no longer need to take refuge in the mountains. It will reclaim its place in the parishes, as one returns home. Until then, every Mass celebrated on the ice of Uhuru Peak remains a banner: Christ the King, Mary triumphant, the Mass of the ages, free at the summit of the world.

On Kilimanjaro, nature welcomed Tradition. May the day come when our churches welcome it once again without fear.

Ad Majorem Dei Gloriam.

SULLA VETTA DELL'AFRICA

LA LITURGIA TRADIZIONALE

CELEBRATA SULLA CIMA DEL KILIMANGIARO

ADVENIAT REGNUM MARIAM

VENGA IL REGNO DI MARIA

AFFINCHÉ UNA PIOGGIA DI GRAZIA, DI FEDE E DI PACE

RICADA SU TUTTA L'AFRICA

Questa traduzione è stata realizzata con l'ausilio dell'intelligenza artificiale sulla base della versione originale in francese allegata al presente documento. Non esitate a segnalarci eventuali errori che dovreste riscontrare

---

Un gruppo di cattolici ha portato la Messa tradizionale fino alla vetta del monte Kilimangiaro, nel nord della Tanzania. Qualcuno potrebbe chiedersi: perché non intraprendere piuttosto un pellegrinaggio verso un santuario? È una domanda legittima. La Chiesa possiede altari consacrati, navate cariche di storia, reliquie e antichi luoghi di pellegrinaggio. Perché, dunque, scalare la montagna più alta dell'Africa — 5.895 metri all'Uhuru Peak, il punto più elevato del continente e la montagna isolata più alta del mondo — per celebrarvi una Messa che, in linea di principio, potrebbe essere celebrata in qualsiasi chiesa?

Perché il Kilimangiaro non è un semplice scenario. È una teologia silenziosa. E perché, lassù, la montagna ha rivelato una libertà che tante parrocchie hanno oggi perduto.

La scalata del Kilimangiaro attira da sempre avventurieri in Tanzania. Ma la «*Spedizione Ave Maria*», organizzata nell'agosto 2026, non era una forma di turismo spirituale. Era un pellegrinaggio, un atto di fede e un gesto liturgico. Lungo la via Lemosho, i Missionari della Santa Croce hanno portato l'antico Messale fino alla vetta dell'Africa. Ogni giorno della salita veniva celebrata una Messa all'alba e al tramonto. Due sacerdoti hanno preso parte alla spedizione. Entrambi hanno raggiunto la vetta indossando la talare.

Diversi guide e membri del personale tanzaniano che accompagnavano il gruppo si sono uniti alla celebrazione del Santo Sacrificio della Croce, con il rispetto e lo stupore di coloro per i quali Dio rimane una realtà viva. Hanno anche cantato e offerto ai pellegrini una torta preparata con le proprie mani, sulla quale figurava la scritta «*Ave Maria*». L'immagine della Madonna di Fatima, portata sulle spalle dei pellegrini fino alla vetta, ricordava così la regalità di Maria sul cielo e sulla terra.

Image

La spedizione aveva scelto come proprio vessillo il trionfo del Cuore Immacolato di Maria. Adveniat Regnum Mariae — venga il regno di Maria — questa fu la preghiera portata fino a quell'altitudine dove ogni respiro diventa uno sforzo.

Dal punto di vista naturale, scalare il Kilimangiaro significa rinunciare alle comodità del mondo, accettare la prova, affrontare le avversità e rifiutarsi di abbandonare l'impresa. Significa acconsentire a superare i propri limiti anziché rassegnarsi a rimanere ciò che si è. Tutte queste esigenze trovano il loro corrispettivo nella vita soprannaturale e nel combattimento spirituale. Le parole di Cristo assumono allora una risonanza particolare: «*Se qualcuno vuole venire dietro a me, rinneghi se stesso, prenda la sua croce e mi segua*».

Ma il Kilimangiaro riveste anche un significato militante: quello di una terra di libertà. Lassù, dove sono i divieti contro la Messa antica? Dove sono i permessi da richiedere? Dov'è *Traditionis Custodes*?

Lassù siamo semplicemente noi stessi, con duemila anni di storia della Chiesa alle spalle, senza nulla che possa fermarci. Altrove, per celebrare la Messa tradizionale, bisogna talvolta trovare una chiesa disposta ad accoglierla, ottenere le autorizzazioni necessarie, cercare un sacerdote disponibile e superare una serie di ostacoli. Intere comunità desiderano semplicemente assistere alla liturgia che per secoli ha nutrito la fede di generazioni di cattolici. Eppure incontrano difficoltà sempre maggiori, fino ad arrivare talvolta all'impossibilità assoluta di celebrarla nelle proprie parrocchie.

Image

Il paradosso è tanto più sorprendente se si considera che proprio il sacerdote al quale, appena un mese prima, ad Ávila, in Spagna, era stato dichiarato «*che questa Messa è vietata in questa diocesi*», ha potuto, in Tanzania, elevare il calice là dove la Creazione sembra ancora intatta.

Quale strano paradosso, in effetti: salire per migliaia di metri per ritrovare, sulla vetta di una montagna, quella stessa libertà liturgica che tanti fedeli faticano a trovare sulla soglia della propria chiesa!

Eppure il Kilimangiaro non offre alcuna agevolazione. La sua natura è aspra, selvaggia e spietata. Il freddo, il ghiaccio, la mancanza di ossigeno, l'assenza di servizi igienici e le notti difficili mettono a dura prova gli organismi. La salita finale comincia dopo la mezzanotte e prosegue per ore, nell'oscurità. Non tutti i pellegrini raggiungono la vetta: l'altitudine costringe alcuni a rinunciare e a ridiscendere. L'obiettivo spirituale, tuttavia, rimane chiaro: celebrare la Messa in mezzo alle nevi perenni.

I pellegrini che percorrono la via Lemosho attraversano, nell'arco di pochi giorni, una successione di paesaggi tra i più suggestivi del pianeta.

Per prima cosa, la foresta montana, tra circa 1.800 e 2.700 metri di altitudine: umida, fitta, di un verde lussureggiante. Muschi, felci e nebbie avvolgono i sentieri. L'acqua mormora ovunque, come se la montagna custodisse gelosamente le sorgenti destinate ad alimentare i fiumi. È l'inizio del pellegrinaggio. Già si impone una forma di raccoglimento: persino il silenzio sembra animato dalla vegetazione.

Poi arriva l'altopiano delle brughiere e delle eriche, tra i 2.700 e i 4.000 metri. Gli alberi diventano sempre più rari. Compaiono i seneci giganti e le lobelie, sagome quasi antidiluviane, come se la Creazione avesse conservato i resti di un mondo più antico. L'aria si fa più fredda e il morso della notte comincia a farsi sentire.

Image

Più in alto si estende il deserto vulcanico, tra i 4.000 e i 4.900 metri: cenere, lava e vento, sotto un sole cocente durante il giorno e un freddo pungente durante la notte. La vegetazione diventa quasi inesistente. Anche le parole si fanno sempre più rare. Rimane soltanto l'essenziale.

Infine arriva la zona alpina, quasi artica, del Kibo, sopra i 4.900 metri. Sopravvivono ancora alcuni licheni, mentre il ghiaccio e l'aria rarefatta circondano gli ultimi accessi all'Uhuru Peak. Sulla vetta, il sacerdote si volta verso Oriente… o piuttosto verso Colui che ha creato l'Oriente. La Comunione viene ricevuta in ginocchio, sulla terra nuda. La Messa viene celebrata al freddo, al di sopra delle nuvole.

Fin dai tempi pagani, gli uomini scalano le montagne per offrirvi sacrifici. Le alture sono sempre state percepite come altari naturali: la vetta come una soglia, il sacrificio come un linguaggio rivolto a Colui che l'uomo non può dominare. La Rivelazione divina non abolisce questa intuizione profonda; la eleva e la santifica. Essa conosce il Sinai, il Tabor e, soprattutto, il Calvario.

Nel settembre 1990, durante il suo congedo dalla Tanzania, a Moshi, ai piedi di questa stessa montagna, Giovanni Paolo II evocò il significato spirituale delle montagne nella Sacra Scrittura: esse sono da sempre un segno della presenza di Dio. Ricordò inoltre che l'Africa appartiene a Dio. Sulla vetta del Kilimangiaro, nell'agosto 2026, questa immagine ha assunto una nuova dimensione. Ciò che fino ad allora era soltanto un simbolo è diventato realtà ai piedi dell'altare.

C'è un'ironia sorprendente in questo contrasto. In alcune città traboccanti di chiese barocche, la Messa dei secoli viene trattata come un problema disciplinare: rinviata, relegata nelle cappelle laterali o semplicemente rifiutata. Sul Kilimangiaro, al contrario, priva di navata, organo e banchi, trova naturalmente il proprio posto, come se quel silenzio fosse stato creato per lei.

Il modernismo liturgico sembra aver bisogno di microfoni, commenti e di un'assemblea costantemente ricondotta a se stessa. La Messa tradizionale, invece, richiede ben poco: pane, vino, un sacerdote e la fede della Chiesa. Ecco perché può scalare le montagne. Ecco perché trova posto persino in un deserto di pietra vulcanica. Nel cuore della Creazione, ha trovato il proprio spazio. Niente mura parrocchiali, niente regolamenti, niente controversie: soltanto la montagna, il cielo e il Santo Sacrificio.

La Messa è giunta nell'Africa subsahariana per mano dei missionari. Oggi, sono quelle stesse mani missionarie a riportarla lungo i pendii del Kilimangiaro, nello stesso rito. L'Africa, che l'Occidente talvolta ama considerare come il destinatario permanente delle proprie novità, si rivela ancora una volta custode di un'eredità della quale l'Occidente sembra vergognarsi. Anche le guide tanzaniane, cattoliche o meno, hanno preso parte a questo impegno.

Il calice sopra le nuvole: la Chiesa ha ricevuto dal suo Signore la missione di portare il Santo Sacrificio ovunque si trovino gli uomini. La Messa non appartiene a un'epoca, a una sensibilità o a un gruppo particolare. È il culto reso a Dio dalla sua Chiesa.

Coloro che difendono la liturgia tradizionale non rivendicano un privilegio estetico. Chiedono giustizia storica e libertà spirituale. Questa Messa non è nata con il Concilio di Trento. Il Messale di san Pio V si inserisce in una tradizione liturgica molto più antica, erede del Sacramentario Gregoriano e di un Canone Romano i cui elementi essenziali sono già attestati nell'antichità cristiana. Limitarla come se si trattasse di un esperimento locale o di una pratica marginale significa trattare la Chiesa di tutti i secoli come una semplice fazione.

Celebrarla sul Kilimangiaro significa affermare esattamente il contrario: l'antico rito romano non appartiene né a un'élite, né a una nazione, né a un continente. Appartiene a Cristo. Ecco perché trova il proprio posto tanto nella Basilica di San Pietro quanto davanti a un altare improvvisato sulle alture del Kilimangiaro.

Il modernismo ha promesso la vicinanza, ma avrebbe prodotto la dissoluzione. Ha promesso l'adattamento, ma sembra aver fatto perdere il senso del sacro. Ha promesso di avvicinare la Chiesa al mondo, rischiando di farle dimenticare che la sua missione non è parlare come il mondo, bensì annunciare Cristo al mondo.

Sul Kilimangiaro è accaduto qualcosa di completamente diverso. La Chiesa ha parlato come ha sempre fatto: in latino, in ginocchio, nel silenzio… e tutta la Creazione sembrava risponderle. Le nuvole sottostanti, il sole sulle pietre, il vento sul corporale. Non si trattava di «*inculturazione*», ma di qualcosa di ancora più fondamentale: la prima cultura, quella dell'uomo davanti a Dio, nel punto più alto che i suoi piedi possano raggiungere.

Image

Ecco perché questa Messa è importante. Non perché la vetta possieda qualche potere magico, ma perché questa celebrazione contraddice l'idea secondo cui la Tradizione sarebbe diventata impraticabile, residuale o incompatibile con la nostra epoca. Se è possibile offrire il Santo Sacrificio all'alba, nel deserto d'alta quota, in talare e con il Messale, mentre in alcune diocesi europee le porte delle sacrestie rimangono chiuse, allora la restrizione non può essere presentata come una necessità universale: essa dipende anche da scelte disciplinari e pastorali. E queste scelte possono evolvere. La Messa, invece, rimane.

Una nuova generazione sta oggi riscoprendo il sacro nella liturgia della Chiesa. I giovani che riempiono le chiese in cui si celebra la Messa tradizionale in tutto il mondo non chiedono allo spirito del 1968 il permesso di pregare come i loro padri nella fede.

L'Africa non aspetta l'autorizzazione di Parigi o di una Roma burocratica per credere. Nelle missioni, nei seminari dalle risorse modeste e nelle famiglie che insegnano ai propri figli a inginocchiarsi, qualcosa è già all'opera. Il sacerdote che scala il Kilimangiaro in talare non è che il segno visibile di una realtà più profonda: ciò che è veramente cattolico aspira a elevarsi verso Dio; ciò che è soltanto passeggero finisce per svanire.

C'è qui una speranza, ma una speranza che non ha nulla di sentimentale. È quella di coloro che hanno visto l'altare elevarsi al di sopra dei decreti. Sulla vetta del Kilimangiaro, all'inizio di agosto, il modernismo non aveva microfoni: c'era soltanto il vento. E il vento non interrompe il Canone Romano.

Un giorno, la Tradizione non avrà più bisogno di rifugiarsi sulle montagne. Ritroverà il proprio posto nelle parrocchie, come si torna a casa. Fino ad allora, ogni Messa celebrata sui ghiacci dell'Uhuru Peak rimane uno stendardo: Cristo Re, Maria trionfante, la Messa dei secoli, libera sulla vetta del mondo.

Sul Kilimangiaro, la natura ha accolto la Tradizione. Possa giungere il giorno in cui le nostre chiese la accoglieranno nuovamente senza timore.

Ad Majorem Dei Gloriam.

EN LA CIMA DE ÁFRICA

LA LITURGIA TRADICIONAL

CELEBRADA EN LA CUMBRE DEL KILIMANJARO

ADVENIAT REGNUM MARIAM

QUE VENGA EL REINO DE MARÍA

PARA QUE UNA LLUVIA DE GRACIA, FE Y PAZ

CAIGA SOBRE TODA ÁFRICA

Esta traducción se ha realizado mediante inteligencia artificial a partir de la versión original en francés adjunta a este documento. No dude en comunicarnos cualquier error que detecte

---

Un grupo de católicos llevó la Misa tradicional hasta la cima del monte Kilimanjaro, en el norte de Tanzania. Algunos podrían preguntarse: ¿por qué no emprender más bien una peregrinación a un santuario? La pregunta es legítima. La Iglesia posee altares consagrados, naves cargadas de historia, reliquias y antiguos lugares de peregrinación. ¿Por qué, entonces, escalar la montaña más alta de África —5.895 metros en el pico Uhuru, el punto más elevado del continente y la montaña aislada más alta del mundo— para celebrar allí lo que, en principio, podría celebrarse en cualquier iglesia?

Porque el Kilimanjaro no es un simple escenario. Es una teología silenciosa. Y porque, allá arriba, la montaña reveló una libertad que tantas parroquias han perdido hoy.

La ascensión al Kilimanjaro siempre ha atraído a aventureros a Tanzania. Pero la «*Expedición Ave María*», organizada en agosto de 2026, no fue una forma de turismo espiritual. Fue una peregrinación, un acto de fe y una acción litúrgica. Por la ruta Lemosho, los Misioneros de la Santa Cruz llevaron el antiguo Misal hasta la cima de África. Cada día de la ascensión se celebraba una Misa al amanecer y al atardecer. Dos sacerdotes participaron en la expedición. Ambos alcanzaron la cima vestidos con sotana.

Varios guías y miembros del personal tanzano que acompañaban al grupo se unieron a la celebración del Santo Sacrificio de la Cruz, con el respeto y el asombro de quienes consideran que Dios sigue siendo una realidad viva. También cantaron y ofrecieron a los peregrinos un pastel elaborado con sus propias manos, en el que figuraba la inscripción «*Ave María*». La imagen de Nuestra Señora de Fátima, llevada sobre los hombros de los peregrinos hasta la cima, recordaba así la realeza de María sobre el cielo y la tierra.

Image

La expedición había elegido como estandarte el triunfo del Inmaculado Corazón de María. Adveniat Regnum Mariae —que venga el reino de María— fue la oración llevada hasta aquella altitud donde cada respiración se convierte en un esfuerzo.

Desde el punto de vista natural, escalar el Kilimanjaro supone renunciar a las comodidades del mundo, aceptar la prueba, afrontar la adversidad y negarse a abandonar. Significa consentir en superar los propios límites en lugar de resignarse a permanecer tal como uno es. Todas estas exigencias encuentran su correspondencia en la vida sobrenatural y en el combate espiritual. Las palabras de Cristo adquieren entonces una resonancia particular: «*Si alguno quiere venir en pos de mí, niéguese a sí mismo, tome su cruz y sígame*».

Pero el Kilimanjaro también reviste un significado militante: el de una tierra de libertad. Allá arriba, ¿dónde están las prohibiciones contra la antigua Misa? ¿Dónde están los permisos que hay que solicitar? ¿Dónde está *Traditionis Custodes*?

Allá arriba, simplemente somos nosotros mismos, con dos mil años de historia de la Iglesia a nuestras espaldas, sin nada que pueda detenernos. En otros lugares, para celebrar la Misa tradicional, a veces hay que encontrar una iglesia dispuesta a acogerla, obtener las autorizaciones necesarias, buscar un sacerdote disponible y superar una sucesión de obstáculos. Comunidades enteras desean simplemente asistir a la liturgia que durante siglos ha alimentado la fe de generaciones de católicos. Sin embargo, se encuentran con dificultades cada vez mayores, hasta llegar incluso a la imposibilidad absoluta de celebrarla en sus propias parroquias.

Image

La paradoja resulta aún más sorprendente si se tiene en cuenta que el mismo sacerdote al que, apenas un mes antes, en Ávila, España, le habían declarado «*que esta Misa está prohibida en esta diócesis*», pudo, en Tanzania, elevar el cáliz allí donde la Creación parece todavía intacta.

¡Qué extraña paradoja, en efecto: ascender miles de metros para recuperar, en la cima de una montaña, esa misma libertad litúrgica que tantos fieles apenas consiguen encontrar a las puertas de su propia iglesia!

Sin embargo, el Kilimanjaro no ofrece ninguna facilidad. Su naturaleza es áspera, salvaje e implacable. El frío, el hielo, la falta de oxígeno, la ausencia de instalaciones sanitarias y las noches difíciles ponen a prueba el organismo. El ascenso final comienza después de la medianoche y continúa durante horas, en plena oscuridad. No todos los peregrinos alcanzan la cima: la altitud obliga a algunos a renunciar y regresar a cotas más bajas. No obstante, el objetivo espiritual sigue estando claro: celebrar la Misa en medio de las nieves perpetuas.

Los peregrinos que recorren la ruta Lemosho atraviesan, en apenas unos días, una sucesión de algunos de los paisajes más impresionantes del planeta.

Primero, el bosque montano, entre unos 1.800 y 2.700 metros de altitud: húmedo, denso y de un verde exuberante. El musgo, los helechos y la niebla envuelven los senderos. El agua murmura por todas partes, como si la montaña custodiara celosamente los manantiales destinados a alimentar los ríos. Es el comienzo de la peregrinación. Ya desde ese momento se impone cierta actitud de recogimiento: hasta el propio silencio parece estar habitado por la vegetación.

Después llega la meseta de páramos y brezales, entre los 2.700 y los 4.000 metros. Los árboles se vuelven cada vez más escasos. Aparecen los senecios gigantes y las lobelias, siluetas casi antediluvianas, como si la Creación hubiera conservado los vestigios de un mundo más antiguo. El aire se enfría y el mordisco de la noche comienza a hacerse sentir.

Image

Más arriba se extiende el desierto volcánico, entre los 4.000 y los 4.900 metros: cenizas, lava y viento, bajo un sol abrasador durante el día y un frío intenso durante la noche. La vegetación se vuelve prácticamente inexistente. Las palabras también escasean. Solo queda lo esencial.

Por último, llega la zona alpina, casi ártica, del Kibo, por encima de los 4.900 metros. Todavía sobreviven algunos líquenes, mientras el hielo y el aire enrarecido rodean los últimos accesos al pico Uhuru. En la cima, el sacerdote se vuelve hacia Oriente… o, mejor dicho, hacia Aquel que creó Oriente. La Comunión se recibe de rodillas, sobre la tierra desnuda. La Misa se celebra en medio del frío, por encima de las nubes.

Desde los tiempos paganos, los hombres han escalado las montañas para ofrecer sacrificios en ellas. Las alturas siempre se han percibido como altares naturales: la cima como un umbral, el sacrificio como un lenguaje dirigido a Aquel a quien el hombre no puede dominar. La Revelación divina no elimina esta profunda intuición; la eleva y la santifica. Conoce el Sinaí, el Tabor y, sobre todo, el Calvario.

En septiembre de 1990, durante su despedida de Tanzania, en Moshi, a los pies de esta misma montaña, Juan Pablo II evocó el significado espiritual de las montañas en la Sagrada Escritura: desde siempre han sido un signo de la presencia de Dios. También recordó que África pertenece a Dios. En la cima del Kilimanjaro, en agosto de 2026, esta imagen adquirió una nueva dimensión. Lo que hasta entonces no había sido más que un símbolo se convirtió en realidad a los pies del altar.

Hay una ironía impresionante en este contraste. En algunas ciudades rebosantes de iglesias barrocas, la Misa de los siglos se trata como un problema disciplinario: se aplaza, se relega a capillas laterales o simplemente se rechaza. En el Kilimanjaro, en cambio, desprovista de nave, órgano y bancos, encuentra naturalmente su lugar, como si aquel silencio hubiera sido creado para ella.

El modernismo litúrgico parece necesitar micrófonos, comentarios y una asamblea constantemente remitida a sí misma. La Misa tradicional, en cambio, requiere muy poco: pan, vino, un sacerdote y la fe de la Iglesia. Por eso puede escalar montañas. Por eso encuentra su lugar incluso en un desierto de piedra volcánica. En el corazón de la Creación ha encontrado su espacio. Sin muros parroquiales, sin reglamentos, sin disputas: solo la montaña, el cielo y el Santo Sacrificio.

La Misa llegó al África subsahariana de la mano de los misioneros. Hoy, son esas mismas manos misioneras las que la llevan de nuevo por las laderas del Kilimanjaro, en el mismo rito. África, a la que Occidente a veces considera el destinatario permanente de sus novedades, vuelve a revelarse como guardiana de una herencia de la que Occidente parece avergonzarse. Los guías tanzanos, católicos o no, también participaron en este esfuerzo.

El cáliz por encima de las nubes: la Iglesia ha recibido de su Señor la misión de llevar el Santo Sacrificio allí donde se encuentren los hombres. La Misa no pertenece a una época, ni a una sensibilidad, ni a un grupo particular. Es el culto que Dios recibe de su Iglesia.

Quienes defienden la liturgia tradicional no reclaman un privilegio estético. Piden justicia histórica y libertad espiritual. Esta Misa no nació en el Concilio de Trento. El Misal de san Pío V se inscribe en una tradición litúrgica mucho más antigua, heredera del Sacramentario Gregoriano y de un Canon Romano cuyos elementos esenciales ya están atestiguados en la Antigüedad cristiana. Restringirla como si se tratara de un experimento local o de una práctica marginal equivale a tratar a la Iglesia de todos los siglos como si fuera una simple facción.

Celebrarla en el Kilimanjaro significa afirmar precisamente lo contrario: el antiguo rito romano no pertenece ni a una élite, ni a una nación, ni a un continente. Pertenece a Cristo. Por eso encuentra su lugar tanto en la basílica de San Pedro como ante un altar improvisado en las alturas del Kilimanjaro.

El modernismo prometió cercanía, pero habría producido disolución. Prometió adaptación, pero parece haber hecho perder el sentido de lo sagrado. Prometió acercar la Iglesia al mundo, con el riesgo de hacerle olvidar que su misión no consiste en hablar como el mundo, sino en anunciarle a Cristo.

En el Kilimanjaro ocurrió algo completamente distinto. La Iglesia habló como siempre lo ha hecho: en latín, de rodillas, en silencio… y toda la Creación parecía responderle. Las nubes allá abajo, el sol sobre las piedras, el viento sobre el corporal. No era «*inculturación*», sino algo todavía más fundamental: la primera cultura, la del hombre ante Dios, en el punto más alto al que sus pies pueden llegar.

Por eso esta Misa importa. No porque la cima posea algún poder mágico, sino porque esta celebración contradice la idea de que la Tradición se ha vuelto impracticable, residual o incompatible con nuestra época. Si es posible ofrecer el Santo Sacrificio al amanecer, en el desierto de altura, con sotana y Misal, mientras en algunas diócesis europeas las puertas de las sacristías permanecen cerradas, entonces la restricción no puede presentarse como una necesidad universal: también responde a decisiones disciplinarias y pastorales. Y esas decisiones pueden cambiar. La Misa, en cambio, permanece.

Hoy, una nueva generación está redescubriendo lo sagrado en la liturgia de la Iglesia. Los jóvenes que llenan las iglesias donde se celebra la Misa tradicional en todo el mundo no piden al espíritu de 1968 permiso para rezar como sus padres en la fe.

África no espera la autorización de París o de una Roma burocrática para creer. En las misiones, en los seminarios con recursos modestos y en las familias que enseñan a sus hijos a arrodillarse, algo ya está en marcha. El sacerdote que escala el Kilimanjaro con sotana no es más que el signo visible de una realidad más profunda: lo que es verdaderamente católico aspira a elevarse hacia Dios; lo que solo es pasajero acaba desvaneciéndose.

Hay aquí una esperanza, pero una esperanza que no tiene nada de sentimental. Es la de quienes han visto cómo el altar se elevaba por encima de los decretos. En la cima del Kilimanjaro, a comienzos de agosto, el modernismo no tenía micrófono: solo estaba el viento. Y el viento no interrumpe el Canon Romano.

Un día, la Tradición ya no tendrá que refugiarse en las montañas. Recuperará su lugar en las parroquias, como quien vuelve a casa. Hasta entonces, cada Misa celebrada sobre los hielos del pico Uhuru seguirá siendo un estandarte: Cristo Rey, María triunfante, la Misa de los siglos, libre en la cima del mundo.

En el Kilimanjaro, la naturaleza ha acogido a la Tradición. Que llegue el día en que nuestras iglesias vuelvan a acogerla sin temor.

Ad Majorem Dei Gloriam.